

EN CE TEMPS LÀ, J'AVAIS 20 ANS



En ce temps-là, Mouchamps, petit village vendéen respirait le pain chaud au petit matin, le bruit des sabots sur les chemins de terre, les rires de l'école communale qui sentait la craie et le bois ciré, on écrivait à l'encre, doucement en faisant attention à ne pas se tacher les doigts. Et pourtant, il restait toujours un peu de bleu au coin des ongles comme une preuve discrète que l'on apprenait la vie.

Louis, jeune fils de paysan passe tous les jours avec ses vaches devant la cour de l'école. C'est là qu'il voit Lorette pour la première fois avec les cheveux attachés à la va vite, dans ses yeux souriants brillent déjà quelque chose. Les jours suivants, il s'arrête un peu pour lui dire Bonjour et surtout lui donner sa douceur. « Je veux devenir infirmière, Louis, vous le savez tous parce que je ne soigne pas encore les humains mais les oiseaux blessés avec ma petite boîte en carton pour les moineaux tombés du nid aux ailes froissées, aux vies fragiles. »

En ce temps-là, j'ai eu 20 ans et mon amitié avec Louis s'est transformée doucement, sans bruit, comme une saison qui change sans prévenir. Le ciel est gris ce samedi, chargé comme un secret trop lourd et j'entends un cri au loin près du vieux chemin bordé de haies, c'est Louis qui est tombé de la carriole en bois de son père. Le cheval à pris peur, la roue a heurté une pierre, Louis est à terre, le souffle coupé, le bras en sang. J'arrive la première, les genoux dans la poussière, je sors un morceau de tissu de ma poche, nettoie les plaies et dépose un baiser furtif sur ses lèvres. Nos regards s'attardent, ils ne disent rien, mais ils savent. Je ne le quitte plus, marchant côte à côte sur le chemin, main dans la main écoutant le vent dans les blés, échangeant des petits riens : un morceau de pain, une pomme un peu trop mûre, un sourire lumineux en prenant le temps de s'asseoir, de respirer, d'exister. Souvent les après-midis sont faits de tâches simples : réparer une barrière, ramasser du bois, balayer, nourrir les bêtes, coudre.

En ce temps-là, la jeunesse n'avait pas d'écran pour voyager mais d'autres horizons à contempler. La vie était simple, parfois rude mais elle avait le vrai goût de choses qui comptent. Aujourd'hui, sous un ciel bleu leurs deux vies vont se lier pour toujours, Lorette se prépare entourée de sa mère et quelques voisines. Sa robe de mariée n'est pas riche, mais elle est belle, cousue avec soin, robe blanche comme les nuages d'été avec dans ses cheveux des fleurs champêtres. Louis attend près de la petite église, le cœur battant comme un tambour et leurs regards se croisent. Ils sont faits pour marcher ensemble après une douce cérémonie et les cloches qui portent leur amour dans les champs jusqu'au Parc Soubise. Mais la vraie fête commence dans la grange aux poutres décorées de guirlandes et avec des plats simples, généreux, arrosés des vins de Mareuil. Apparaît alors en fin de repas la danse de la grande brioche dorée posée sur un immense plateau rond que deux porteurs font tourner au rythme de l'accordéon du père Jules avec les applaudissements des invités et les rires des enfants.

En ce temps-là, la vie était simple dans les champs, on suivait les saisons, par celui de l'horloge, on savait lire le ciel, sentir la pluie avant qu'elle n'arrive, reconnaître une terre fatiguée et une autre prête à donner. C'était une vie sans bruit, sans éclat artificiel mais pleine d'une richesse invisible, une vie où chaque petit instant comptait, où l'amour ne se disait pas mais se vivait chaque jour. Le printemps s'ouvrait par les processions à travers champs pour bénir les cultures, demander la pluie quand la terre était sèche, le soleil quand les jours restaient trop gris, la protection contre les maladies et les tempêtes. Dans ces processions au-delà des prières, il y avait une façon d'être ensemble, de croire en demain, de semer dans la terre comme dans les cœurs les graines d'un avenir meilleur.

Le temps des 20 ans devient 60 ans au fil du temps. Dans la maison aux volets bleus de Lorette et de Louis, les après-midis prennent une autre lumière autour de la table auprès du feu pour accueillir les anciens du village, les cœurs fatigués, les corps meurtris, ceux qui n'ont plus grand-chose, sauf des souvenirs. Et Louis sort son accordéon hérité du Père Jules faisant danser les cœurs sur les chansons d'amour d'autrefois. On chante faux parfois, mais on chante ensemble et cela suffit. On rit de presque rien, mais c'est beaucoup.

Au soir de sa vie heureuse, Lorette qui n'a plus 20 ans est comme une rivière au bout de son voyage, Louis s'approche, les mots deviennent inutiles, il prend sa main qu'il a tenue tout, jeune, leurs doigts se mêlent une dernière fois comme une promesse. Il hoche la tête en silence, il sait. Lorette ferme les yeux comme on ferme un livre qu'on a aimé. Dans ce silence habité d'Amour, son souffle se fait plus léger comme une note d'accordéon qui s'éteint sans disparaître, car certains amours ne s'éteignent jamais, ils deviennent simplement infinis, éternels, juste une main, un regard, un Amour parce qu'en ce temps-là, ils avaient 20 ans et toute une vie dans leurs cœurs.

Texte de Jean-Marie, exclusivité par la Banque Humanitaire, tous droits réservés

Contact : Banque Humanitaire 44330 Le Pallet (France)

E-mail : solidarite@banque-humanitaire.com

Site : www.banquehumanitaire.fr

Tél : Jean-Marie Roussière : 06.80.00.49.64

Fondation
d'Entreprise
Crédit Mutuel
Loire-Atlantique, Centre Ouest